

*Le cinéma, c'est l'écriture moderne  
Dont l'encre est la lumière.*  
Jean Cocteau

## 1) La guerre d'Algérie au cinéma, état des lieux, par Benjamin Stora

*Professeur des universités, Benjamin Stora enseigne l'histoire du Maghreb contemporain, les guerres de décolonisations et l'histoire de l'immigration maghrébine en Europe à l'Université Paris-XIII et à l'INALCO. Depuis 2014, Benjamin Stora est Président du Conseil d'orientation de l'Établissement public du Palais de la Porte Dorée.*

Pendant très longtemps, a dominé la sensation d'absence de films de fiction, amplifiée par le déferlement des films américains sur la guerre du Vietnam. Mais il faut s'interroger sur cette idée.

Pendant la guerre, il y en a eu assez peu mais quelques-uns dont le film avec Charles Vanel, *Les suspects*, sorti en 1957. Les autres ont été censurés pour la plupart et le problème de l'absence vient d'abord de la censure, dont *Muriel ou le temps d'un retour* d'Alain Resnais, dont *Le petit soldat* de Jean-Luc Godard ou encore *Adieu Philippe*, *Les oliviers de la justice* et *Tu ne tueras point* de Claude Autant-Lara. La volonté étant de tourner la page, on va découvrir les films après-coup et leur effet ne sera pas aussi puissant. Quant aux films montrant le côté algérien, les rares films existants n'ont pas été diffusés dont un 1<sup>er</sup> film de René Vautier.

Après 1962, des films ont été entrepris par de grands cinéastes : *La belle vie* de Robert Enrico, *Cléo de 5 à 7* d'Agnès Varda, *L'insoumis* d'Alain Cavalier, *Les parapluies de Cherbourg* de Jacques Demy qui n'a pas été vu comme un film sur la guerre d'Algérie mais plutôt comme une romance, ce qui est un point intéressant. *La bataille d'Alger* est un film important qui, sorti en 1966, n'a été montré qu'en 1971 dans quelques salles et diffusé plus largement en 2004, ce qui n'est pas le cas en Algérie (il a été diffusé une trentaine de fois). Il y a aussi le film *Les centurions* qui n'est pas resté dans les mémoires. Quant au premier a rempli les imaginaires par son absence. Mais ces films ne concernent qu'une catégorie de personnes, les appelés et les soldats. Les grands absents sont les populations nées en Algérie : pieds noirs, harkis, immigrés algériens en France et surtout les Algériens. *Le vent des Aurès*, par exemple, réalisé par une Algérienne, n'a pas été diffusé en France. Il faut attendre 1968 et les années 70 pour voir sortir 3 grands films : *Avoir 20 ans dans les Aurès*, *RAS*, *La question*, puis *Chronique des années de braise* qui a quand même obtenu La Palme d'or à Cannes.

Apparaissent ensuite les autres groupes concernés : *Le coup de sirocco* d'Alexandre Arcadi, *Diabolo menthe* de Diane Kuris, *L'honneur d'un capitaine* de Pierre Schoendorfer. Le film de Gérard Mordilart, *Cher frangin*, est un très bon film également, sorti dans les années 80. Mais les publics vont aller voir ces films de manière séparée, ce qui engendre des mémoires séparées.

L'enjeu, dans les années 90, est la volonté de croisement. Un film est exemplaire : *C'était la guerre*, de Jean-Claude Carrière avec le Commandant Azzedine. Même chose sur le film *De l'autre côté de la mer*. Cependant, ces films n'ont pas rencontré un grand succès au box-office ni dans les audiences télé. Il y a donc une forme de censure dans la rareté des spectateurs. Il y a aussi un grand absent dans ces années 90, c'est le cinéma algérien, en raison de la crise que traverse le pays. Il remontera la pente dans les années 2000. Les documentaires affluent pendant dans ces années, qui viennent

supplément les films de fiction, dont *La guerre sans nom* de Bertrand Tavernier, et en particulier en 1992, qui est une année anniversaire.

A partir des années 2000, sortent principalement 3 grands films : *La trahison* de Philippe Faucon, *L'ennemi intime* de Patrick Rotman et *Mon colonel* de Laurent Herbier, qui n'a malheureusement pas eu l'audience espérée. Quant au cinéma algérien, il va se réveiller dans des films, qui ne sont pas montrés en France, à propos de 3 personnages historiques, dont l'un qui sort en ce moment.

## **2) Cinéma et censure de la guerre d'Algérie, mémoires et archives du temps présent, par Emilie Goudal**

*Docteure en Histoire de l'Art de l'Université Paris-X, Émilie Goudal a soutenu une thèse intitulée « La France face à son Histoire : les artistes plasticiens et la guerre d'Algérie de 1954 à nos jours ». Elle est actuellement chercheuse postdoctorale au Centre Allemand d'Histoire de l'Art de Paris.*

*La bataille d'Alger* est un film emblématique de la censure. De nombreux artistes ont entamé un travail de mémoire à partir de ce film et pas seulement des artistes français et algériens. Par exemple, une photographie issue du film a été utilisée, qui propose aux spectateurs d'une exposition de parcourir un sol jonché des mêmes débris.

Autre exemple, celui d'un Américain qui utilise également *La Bataille d'Alger* auquel il ajoute des images d'*A bout de souffle* de Jean-Luc Godard, ces 2 films ayant lieu durant la guerre mais dans des contextes différents. La jeune femme incarnée par Jean Seberg se retrouve ainsi dans le décor de la bataille d'Alger.

## **3) Le partage des mémoires de la guerre d'Algérie au cinéma, par Djemaa Maazouzi**

*Membre du Département de Français du Collège Dawson (Montréal, Canada), ses intérêts de recherche portent sur la fabrication de la mémoire et de l'Histoire (littérature, cinéma, web), le tissage des liens de solidarité entre porteurs de mémoires de traumatisme (guerre, génocide, etc.) dans les arts, les questions de post-colonialisme et de subalternité des femmes, les migrations et les déplacements des personnes et des biens.*

Très souvent, le dispositif filmique dit ce que son réalisateur dit qu'il fait, à savoir : s'il y a retour en Algérie décrit par le film, son auteur lui-même retourne en Algérie. Par exemple, la solidarité décrite pour la cause algérienne dans *Avoir 20 ans dans les Aurès* montre une solidarité entre les protagonistes. Par ailleurs, lorsque l'on évoque un souvenir, on montre l'élément le plus marquant, on en garde l'essence et on se l'approprié.

Le procès est une des motivations du film : il se traduit par l'examen de ce qu'il s'est passé (se poser des questions, pointer les responsables, etc.). L'autre motivation peut être issue d'une rencontre. La troisième peut s'appeler le retour, retour mythique ou fantasmé, celui des immigrés algériens, des pieds noirs, celui du tourisme mémoriel qui a bénéficié d'un certain engouement pour revoir les lieux de son enfance ou de sa jeunesse voire du retour de la dépouille. La dernière concerne la solidarité : action pour faire quelque chose contre la torture comme, par exemple, le retour d'Henri Alleg en Algérie qui a été filmé.

## **4) La guerre d'Algérie vue à travers *Muriel ou le temps d'un retour* d'Alain Resnais, par Raphaëlle Branche**

*Rédactrice en chef de Vingtième Siècle - Revue d'histoire, Membre du Conseil Supérieur des Archives, Chevalière de l'ordre des Arts et des Lettres, Raphaëlle Branche enseigne l'histoire contemporaine à*

*l'Université de Rouen. Elle réalise actuellement une enquête par questionnaire auprès des anciens appelés et de leurs familles, et le tient à disposition des personnes intéressées.*

Il s'agit d'un des premiers films sortis après la guerre puisqu'il est sorti en 1963. Alain Resnais a commencé sa carrière comme monteur et ce film est un chef d'œuvre du montage. Il est aussi militant anticolonialiste et signe, parmi les 121, le manifeste d'insoumission.

Le film se passe à Boulogne sur mer, une ville marquée par la guerre 39-45, ce qui est la thématique du film : comment peut-on se remettre ?

Les deux protagonistes principaux sont Hélène et Bernard. Le film explique pourquoi Bernard est victime de blocages. Le passé de ce dernier s'appelle Muriel mais personne ne sait qui c'est. De nombreux passages du film se passent dans des escaliers et symbolisent ses descentes et remontées successives. Hélène, quant à elle, pose toujours les mêmes questions et reste figée dans le temps. Un autre personnage a en permanence les mains sales car il n'arrive plus à se les laver.

Robert, autre personnage du film, ancien chef de Bernard en Algérie, lui dit dans une scène que s'il veut parler de Muriel, il n'y parviendra pas. Ce faisant, il essaye de le lui interdire.

A un moment donné du film, un court-métrage est passé pendant lequel Bernard raconte ce qu'il s'est passé avec Muriel : cet extrait soulève la question de ce que l'on peut dire avec les mots et de ce que l'on peut dire avec les images, les premiers étant probablement plus performants que les seconds. Il y a aussi un message sur la transmission du genre : « quoi qu'on vous dise, vous ne pourrez jamais imaginer ; il y a des faits inimaginables ».

Enfin, le film montre que c'est le regard que lui adresse Muriel qui a une vertu traumatisante. Quoi qu'il ait fait ou pas fait, c'est ce regard qui l'accuse qui constitue le traumatisme.

## **5) Présentation du fonds algérien de l'ECPAD, par Damien Vitry**

L'ECPAD est l'**Établissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense**. Il s'agit d'un centre d'archives photographiques et cinématographiques. Parmi ces archives, un fonds est dédié aux « conflits d'indépendance » de 45 à 64, auquel appartient le fonds consacré à la guerre d'Algérie :

- 160 000 photographies ;
- 1200 films.

Le Service Cinéma des Armées (SCA) est la forme institutionnelle de la production cinématographique avec, notamment, des films de propagande. Souvent, durant la guerre d'Algérie, le réalisateur du SCA était accompagné d'un photographe et le documentariste a pour mission de faire se correspondre les 2 types d'archives. Un autre regard est apparu grâce aux archives venant de fonds privés et confiées au SCA.

La médiathèque est située au fort d'Ivry sur seine.

## **6) Obéissance et désobéissance dans les films sur la guerre d'Algérie, par Tramor Quémeneur**

*Sa thèse de doctorat, soutenue en 2007, était intitulée « Une guerre sans "non" ? Insoumissions, refus d'obéissance et désertions de soldats français pendant la guerre d'Algérie », une première recherche fouillée sur les quelque 15 000 jeunes Français qui ont été insoumis, déserteurs ou objecteurs de conscience pendant la guerre d'Algérie. Tramor Quémeneur est docteur en histoire, chargé de cours à Paris-VIII.*

Dans les films sur la guerre d'Algérie, il est surtout question des appelés et, quand il s'agit des appelés, il s'agit presque toujours de la désobéissance. C'est une question récurrente.

Le premier film, qui sort en 1957, donc en plein pendant la guerre d'Algérie, s'appelle *Les sentiers de la gloire* de Kubrick qui parle des mutineries de 1917. Il sera censuré et ressorti seulement en 1975.

Le deuxième est *Tu ne tueras point*, de Claude Autant-Lara, film qui aborde en 1961 l'objection de conscience. Il s'appuie sur un fait réel qui s'est produit à la fin de la 2<sup>nd</sup>e Guerre mondiale : en même temps qu'un l'objecteur était condamné à 2 ans de prison, un collaborateur était relaxé.

*Le petit soldat*, sorti en 1961 également, et réalisé par Jean-Luc Godard, aborde quant à lui la désobéissance en faveur de l'Algérie française et les « soldats perdus de l'OAS ». Une série de films en a parlé, dont celui-ci fait partie.

7) **Faire un film sur la guerre d'Algérie, hier et aujourd'hui**, table ronde avec :

- **David Oelhoffen**, réalisateur de *Loin des hommes*, d'après le livre d'Albert Camus.
- **Patrick Rotman**, réalisateur de *La Guerre sans nom* et scénariste de *L'Ennemi intime* et *Nuit noire*, 17 octobre 1961.
- **Daniel Videlier**, ancien combattant de la guerre d'Algérie et directeur de production sur *Les Parapluies de Cherbourg*.

8) **C'était la guerre**, par Jean-Claude Carrière

En 1992, sort *C'était la guerre*, un film retraçant les destins croisés d'un jeune Algérien rejoignant le maquis et celui d'un appelé français, instituteur dans le civil. Fait rare, deux ouvrages sont à l'origine de ce film : *On nous appelait Fellagas* du commandant Azzedine et *La Paix des braves* de Jean-Claude Carrière (romancier, scénariste, essayiste). Autre fait marquant : le livre fut adapté au cinéma par deux réalisateurs : un Algérien, Ahmed Rachedi, et un Français, Maurice Failevic. Jean-Claude Carrière reviendra sur l'histoire de cette œuvre unique en son genre - et invisible aujourd'hui.

**NB:** plus présente lors des 2 dernières interventions.